

# DESSINER L'INVISIBLE

Ce n'est pas toujours la main qui guide la trame du dessin ou la pensée qui préside à son exécution. La nature elle-même, les mouvements qui l'animent, les jeux de l'ombre et de la lumière, le souffle du vent ou les fluctuations de l'espace et du temps suffisent à élaborer des formes dont l'artiste recueille précieusement la trace. Bernard Moninot est ce poète qui façonne l'invisible par *Le dessin élargi*, titre de son exposition présentée à la Fondation Maeght.



Bernard Moninot *Horizon V 1997 10* Acrylique et encre sur papier préparé avec bleu improbable 31 x 43 x 2,5 cm © Bernard Moninot / ADAGP Paris (2022)

La feuille de papier n'est alors plus le miroir du monde de même que les profondeurs abyssales de l'univers apparaissent déjà comme un défi à la volonté de représentation. Aussi **Bernard Moninot**, par des dispositifs ingénieux reliant tous les fils du dessin, de la peinture, de la sculpture et de l'installation, saisit-il en plusieurs dimensions l'empreinte des phénomènes qui agissent sur le monde.

Il faut de la délicatesse, de la précision dans ce geste pour recueillir ce qui nous relie à l'infini. Et comment dessiner un son, traduire visuellement l'écho dans la montagne qui lui en assure son amplification ? Dans une *Chambre d'écho*, l'artiste explore les phénomènes vibratoires sur des paysages montagneux imaginaires dont il propose une grammaire fictive pour une gamme de sensations que l'œuvre déploie en s'ouvrant à la mémoire

## BOTANIC'ART, 3E ÉDITION

**Reconnexion ! Mais pas au web, non ! Retour à la Terre, à la découverte d'artistes qui ont en commun une force d'expression qui se nourrit à la fois de leur rapport à la terre et à l'esprit, et de leur insatiable volonté d'en pénétrer tous les mondes cachés.** Pour cela, il nous faut prendre la direction du Centre d'Art La Falaise, à Cotignac, dans le Var, afin d'apprécier le travail des cinq artistes exposés du 27 mars au 29 mai 2022. Une fois poussées les portes du lieu – une ancienne chapelle des pénitents blancs réaménagée – les créations s'offrent à nous... Les sculptures en céramique de **Chan Gauth**, véritables sanctuaires pour les insectes : une ode à la "Pa-cha Mama", la Terre mère, en grande souffrance, et dont il est devenu plus qu'urgent d'en protéger les êtres qui l'habitent. À voir aussi, les compositions de **Marinette Cuoco**, à partir de récupérations de végétal et de minéral, qui nous renvoient à une beauté suspendue entre espace et temps, quand les peintures de **Dominique Rousserie**, elles, de la botanique à l'ethnologie, nous conduisent au sacré. Puis c'est un enchevêtrement végétal complexe et vibrant qui nous est proposé à travers les toiles de **Nadia Schmidt** et leur profusion de détails. Enfin, comme un cri d'alerte, la série de peintures *Jungles* de **Solange Triger** nous ramène brutalement à la réalité, à l'urgence face aux désastres écologiques qui se multiplient au cœur des forêts, conséquence directe des feux et de la déforestation partout sur la planète. Une exposition très cohérente, avec un thème plus que jamais d'actualité, à découvrir absolument. *Olivier Dalban*

27 mars au 29 mai, Centre d'art La Falaise, Cotignac. Rens: [centredartlafalaise.com](http://centredartlafalaise.com)

## Au hasard de l'art

Dans le cadre de son année 2022 dédiée au dessin, la galerie Espace A VENDRE accueille, jusqu'au 30 avril, un artiste référent de ce médium : Gilles Barbier.



Vue de l'exposition Gilles Barbier © Espace A VENDRE

Du grand bazar de l'art surgissent des formes. Éclatantes ou conventionnelles, sages ou provocatrices, celles-ci répondent à une idée qui est supposée leur préexister. L'intention de l'artiste restera toujours dans ce rapport à ce vaste catalogue d'images et de matières auxquelles tour à tour il se confronte, ou se rassasie. C'est là, dans une neutralité ironique, que **Gilles Barbier** puise, au hasard, des fragments de tous ces possibles pour les organiser en séries et en extraire des œuvres dans la seule autorité de l'arbitraire.

Un strict protocole suffit à dévoiler tous les composants d'une peinture qui d'ordinaire s'inscrit sous les auspices de l'inspiration ou de la spontanéité. Gilles Barbier défie et défait ce cadre. Il dispose tous les éléments d'une architecture dont il suffit d'aligner les matériaux pour penser le dessin, et, si la peinture est désormais morte comme on le proclame souvent, encore faut-il en subir le retour comme mémoire ou comme

fantôme. Avec humour, mais toujours dans la rigueur d'une perfection plastique, il présente deux grands formats dans lesquels l'illusion de la photographie s'accorde aux coulures spontanées d'une certaine peinture. S'y révèlent deux superbes drapés fleuris avec les trous noirs du regard des *Fantômes hawaïens*. L'éternel retour se heurte au rictus de la beauté.

Dans une autre série, *Ce qui est sorti du chapeau aujourd'hui*, Gilles Barbier travaille encore le dessin et la gouache sur papier pour extraire à chaque fois d'un chapeau des formes de toutes natures, inconciliables entre elles si ce n'est que par l'exigence d'une grande qualité d'exécution. D'un cadre à l'autre, ce n'est pas un récit qui se construit mais le seul constat du déroulé d'un travail que le temps inscrit dans sa matérialité. Le contenu, qu'il soit d'inspiration géométrique, hybride, mou, référentiel, importe peu pourvu qu'il soit un échantillon, un pur rappel de la tradition artistique. Mais ici l'art est chosifié dans un vaste dépotoir. Et comment l'imagination et la règle pourraient-elles s'accorder dans cette décharge sauvage quand elles prennent l'apparence de la sagesse ?

Gilles Barbier est l'artiste des tours et des détours. À l'image d'un magicien qui s'amuserait à confier au préalable à son public les stratagèmes grâce auxquels il le manipule. Mais les mots, à l'instar des formes dans un dialogue impossible, hantent ce qui s'expose et demande à se dévoiler. Aussi dans la série *Lettres aux extraterrestres*, l'artiste dévide les balbutiements d'un langage issu de l'irruption des formes nouvelles qu'il produit en retour. La rencontre est audacieuse comme celle du rire et du désespoir. Et Gilles Barbier nous entraîne dans le sillage d'une œuvre joyeuse et grave où l'imprévu est de mise. La règle défie le hasard sans que jamais ni les images ni les mots ne l'emportent. L'œuvre reste ce livre ouvert. Mais que doit-elle dire ? *Michel Gauthier (lartdenice.blogspot.com)*

Jusqu'au 30 avril, Espace A VENDRE, Nice. Rens: [espace-avendre.com](http://espace-avendre.com)

dont elle émane.

Jeux de miroirs et dispositifs sonores répondent ici aux mots de René Char : "Les yeux seuls sont encore capables de pousser un cri." Car cette façon de se relier à l'indicible et à l'immatériel, c'est aussi la possibilité de toucher au plus près à la dimension tragique de l'humain et à la barbarie : **Le cri du silence**.

D'autres séries d'œuvres telles que les *Sculptures de silence* ou *La mémoire du vent* sont autant d'hommages à l'humilité face aux vertiges de l'univers. Bernard Moninot est un poète de la science ; il dessine les pulsations du monde et nous immerge dans sa charge émotive. Mirages et rêves, fragments du réel sont autant d'éléments qui parlent de notre condition humaine. L'artiste leur confère une parole et restitue un langage dont nous

tentons de saisir l'indéfinissable. Il y a les lignes indéchiffrables, les couleurs, les transparences et les reflets. Et la figuration du vide et de l'absence au cœur de la lumière. Il y faut là beaucoup d'âme et de force. Se mesurer au monde telle est l'épreuve de l'artiste et Bernard Moninot fournit une réponse, par le seul émerveillement, à la phrase de Pascal : "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie."

De fossiles en forme d'étoiles jusqu'aux constellations du ciel, c'est tout un univers qui adhère aux pigments, au verre, au métal ou au noir de fumée. Ainsi va le monde de Bernard Moninot et l'espace de la Fondation Maeght lui assure toute sa splendeur. *Michel Gauthier (lartdenice.blogspot.com)*

Jusqu'au 12 juin, Fondation Maeght, Saint Paul de Vence. Rens: [fondation-maeght.com](http://fondation-maeght.com)

## BONNES VIBRATIONS PLASTIQUES

**Isabelle Giardini, dite Lazaza, est une plasticienne atypique. Elle est un des piliers de la Cave Romagnan où, aux côtés de Manu, elle œuvre pour faire connaître ce fleuron de la scène jazz azurienne que tous les bons musiciens fréquentent. Jusqu'au 30 avril, elle y présente l'exposition Tribal C.A.M.** Isabelle Giardini, née à Carthage en 1967, découvre à l'âge de 8 ans les possibilités offertes par la peinture dans l'atelier d'un artiste dada. Une appartenance à ce mouvement artistique qui ne la quittera plus, même si, pour elle, "tout a explosé après une longue maladie en 2007 : le geste, les matières, les barrières, le mouvement, les supports multiples, la curiosité incessante et boulimique, se nourrir des plus grands, se détacher d'une routine contraignante et prendre le temps d'apprendre, de créer jour et nuit, de vivre à 100 à l'heure et plus encore, de vibrer avec la musique et les musiciens..." Appartenir à ce mouvement n'est pas une fin en soi, l'idée est de jeter sur la toile, le papier ou le bois "tout ce qui est à l'intérieur du soi, du moi. Sois toi, ici et maintenant et nulle part ailleurs... Je suis et j'assume l'autodidaxie d'être une dessinatrice, une peintre, une poète, une photographe, une comédienne, une performeuse et tout ce que l'Univers m'octroie en missions de vie. Et je l'en remercie !" Allez découvrir ses créations réunies dans cette exposition *Tribal C.A.M* : C comme Cri, A comme Amour et M comme Mouvement. C'est à la Cave Romagnan, un endroit qui vibre positivement dans une période qui ne l'est pas beaucoup... Chamanisme, transe, vibration et humanité, avec pour BO le meilleur du jazz de la Côte ! *Michel Sajn*

Jusqu'au 30 avril (vernissage-performance, 1er aur 18h30), Cave Romagnan, Nice. Rens: [facebook.com/isadite.lazaza](https://facebook.com/isadite.lazaza)

## Hasardeuses visions

Penser les contraintes que le regard s'impose à lui-même, établir un état des lieux, sont autant d'opportunités pour appréhender les mutations de la photographie contemporaine. Tels sont les enjeux des images proposées actuellement par Li Lang et Yuki Onodera, et par le Centre de Photographie de Mougins depuis son ouverture en juillet 2021.



Vue de l'exposition et Yuki Onodera © Michel Gauthier

L'image fixe, ou en mouvement, trouve ici l'occasion de se confronter et d'entrer en collision avec tous les stéréotypes qui d'ordinaire encadrent l'idée de photographie. Liée à des impératifs techniques, celle-ci tend à se penser comme résultant d'un processus mécanique lui assurant un effet de neutralité. Et donc soumise à la seule volonté de qui déclenche l'appareil. Or cette exposition, au contraire, explore ce qui échappe à la décision et relèverait de *La clairvoyance du hasard*, titre de cette exposition.

**Li Lang** est un photographe chinois pour lequel l'image s'associe à un signe : à lui seul, il est dévitalisé et ne fonctionne que par une série d'images, une syntaxe qui renvoie à des mots reflétant ceux d'une humanité à laquelle le photographe prête sa voix. Le contenu de l'image reste muet sans le recours à cette polyphonie. Roland Barthes écrivait : "Toute photographie est un certificat de présence." Ici la pellicule absorbe cette présence, diffuse la mémoire de ce collectif humain dans tous les pores d'un paysage. Celui-ci résulte d'une traversée d'une partie de la Chine, un voyage en train

à grande vitesse de 4600 kilomètres durant lequel Li Lang déclenche l'appareil toutes les 10 minutes. L'arbitraire de l'image affranchit celle-ci de toute autorité et de toute psychologie pour la restituer dans l'apparence d'une stricte neutralité documentaire. Dans un format cinématographique, les images se succèdent et certaines s'imprègnent du témoignage d'un instant de vécu quand, en parallèle, une voix off confie des fragments de vie en Chine. L'espace adhère au temps pour un titre qui annonce : *A long day of a certain year*. Tout se réduit alors à la sécheresse d'un protocole, au bilan statistique que le hasard déclenche pour traduire les mutations d'un paysage dans le voyage de la vie.

**Yuki Onodera** est japonaise et vit à Paris. Elle présente deux séries dans lesquelles la photographie se confond à une architecture qui bouscule les relations de notre regard et de notre confort mental. Dans *Twin birds*, elle travaille sur les ressorts primitifs de l'image, sur la manière dont le hasard leur assure une certaine cohérence. Ce que le hasard convoque de spontanéité et d'imprévu est ici revendiqué. Choses, personnages ou simples idéogrammes, l'indéfini creuse toujours sa trace pour imposer du sens. Celui-ci ne saurait s'inscrire dans la sécheresse d'une dualité ou l'autorité d'un centre. Dans la série *Darkside of the moon*, Yuki Onodera présente des triptyques photographiques de format carré encadrés d'une peinture en "dripping" comme pour affirmer le caractère aléatoire et artisanal de l'ensemble. L'image argentique se décompose en multiples éléments où les bords et le centre, le haut et le bas se contraignent mutuellement. Tout est déplacement. Et ce que notre regard s'efforce ici de reconstituer, pourquoi ne pourrions-nous l'exercer en conduisant notre pensée hors des chemins battus ? *Michel Gauthier (lartdenice.blogspot.com)*

Jusqu'au 22 mai, Centre de la photographie de Mougins. Rens: [centrephotographiemougins.com](http://centrephotographiemougins.com)